

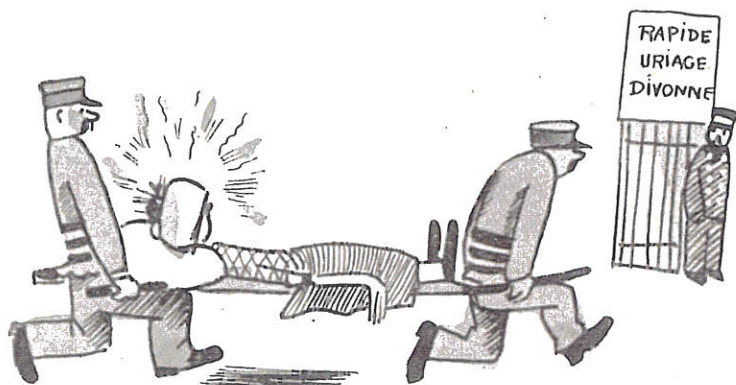


encore, pour l'hiver — qui, en Algérie, n'est presque tout entier qu'un tiède printemps — le réseau algérien de cette Compagnie, les eaux chaudes d'Hamam-R'hira qu'il dessert, et toutes les curiosités touristiques à travers lesquelles il vous promènera.

Ai-je tout dit?... Hélas! on ferait un copieux article et un tableau encore plus touffu que celui-ci avec les mille choses que j'ai oubliées. P.L.M., réseau trop riche en beautés, que le malade quitte toujours avec des actions de grâces, mais le touriste avec des regrets et le chroniqueur avec des remords...

Dessins de J. TOUCHET.

JEAN SIGORGNE.

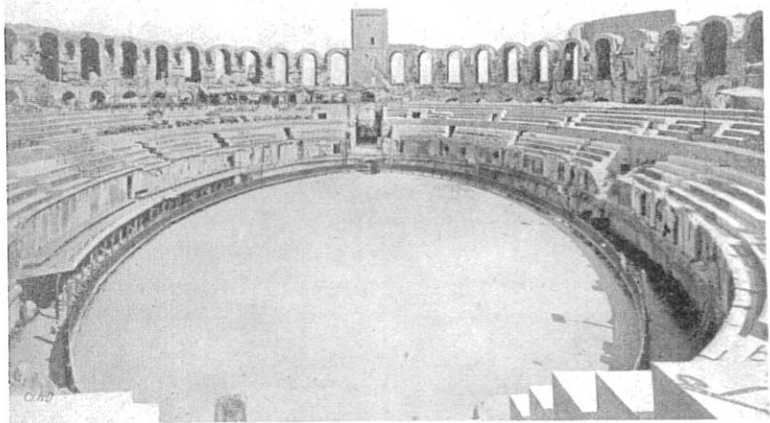


LE DESSINATEUR GÉOGRAPHE



LE THÉÂTRE ANTIQUE D'ORANGE  
PAR NAURAC

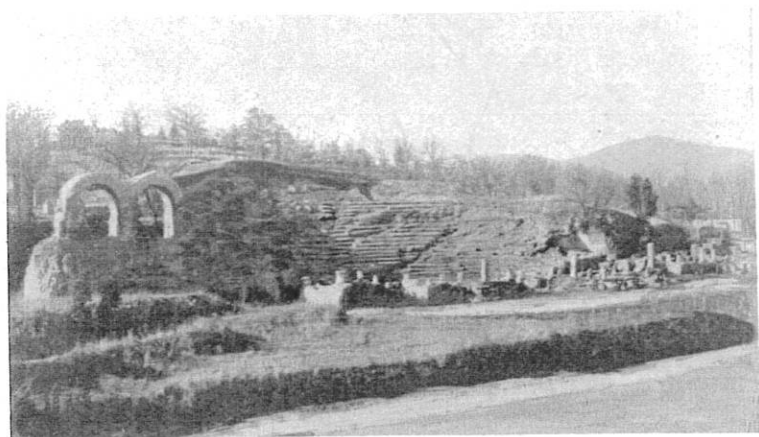




Arles. Intérieur des Arènes.

## DES THÉÂTRES ANTIQUES AUX SPECTACLES DE PLEIN AIR

« Il y a une vertu dans le soleil », disait Lamartine dans l'inoubliable *Entretien littéraire* où il proclamait pour la première fois le génie de l'auteur de *Mireille*. C'était là le cri du poète. Le savant, le plus simple observateur peuvent affirmer avec moins d'élan mais autant de force : « Il y a une constance dans le soleil ». Partout, dès qu'il règne dans les mœurs, les habitudes et les âmes, quelles que soient les différences issues de la religion, de la race ou des formes politiques, partout de mystérieuses analogies, — ses filles — transparaissent. Ainsi de l'occident à l'orient de la Méditerranée impose-t-il son unité ! Ainsi répand-il cette apparente indolence qui est recueilliment, ces ardeurs soudaines qui portent aussi le beau nom d'enthousiasme, c'est-à-dire : le dieu présent.

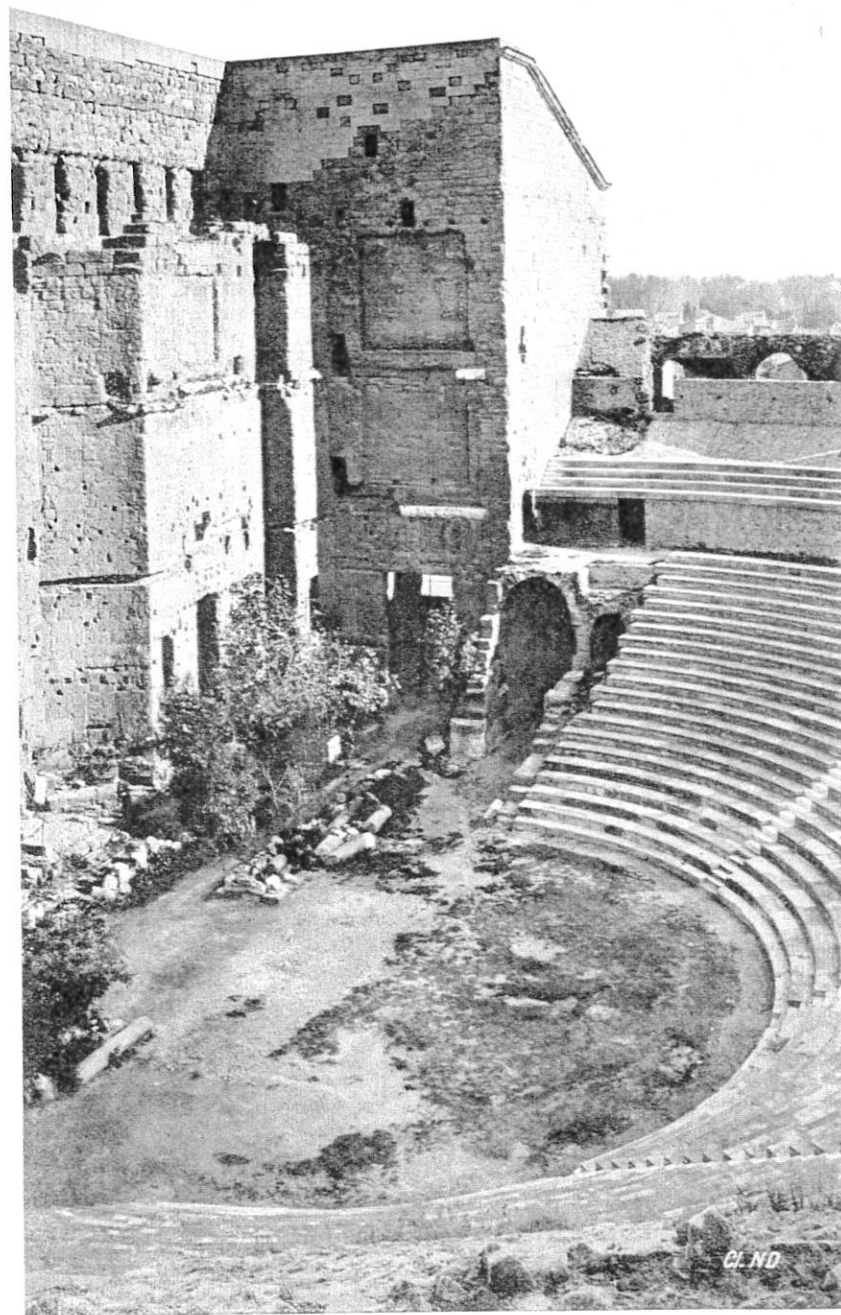


Vaison. Vue générale des ruines du Théâtre romain.

A cette unité, fille du Soleil, la Provence doit d'évoquer aussitôt les paysages de Palestine ou de Grèce; à cette unité elle doit enfin son goût pour les spectacles de plein air, pour ces fêtes des yeux et de l'âme où l'on ne confronte pas les chants et les dialogues conçus par les poètes seulement avec un lecteur solitaire, recueilli en lui-même, mais avec les plus grandioses compagnons, les plus exigeants aussi : l'espace, la lumière du jour, le silence de la nuit, le vent... Le poète et ses interprètes ne sont-ils pas instinctivement contraints de se mettre à l'échelle de ces valeurs, de hausser les thèmes et le ton pour se rendre dignes de leur ampleur ?

De telles conditions et le goût naturel pour l'éloquence, pour le lyrisme, c'est-à-dire pour la parole chantournée ou naturellement harmonieuse, voilà ce qui caractérise les populations provençales et même les autochtones ou semi-autochtones d'Afrique. On a cru, on a même soutenu que la vogue des représentations tragiques, dramatiques et musicales s'y était répandue parce qu'il y avait de proche en proche, dans des cités toujours vivantes ou dans les cités mortes, les vestiges des théâtres antiques. Et l'on concluait, d'après l'effet sans apercevoir la vraie cause, que si les Romains et parfois les Grecs n'avaient pas élevé à Orange, en Arles ou à Timgad leurs indestructibles théâtres de pierre, jamais plus ces villes ni ces solitudes n'eussent retenti du rythme des alexandrins, du chant des strophes. En sorte que ce goût, non point vivace, n'était qu'un placage d'archaïsme.

Quelle erreur ! De telles manifestations, qu'il y ait ou non pour les embellir théâtres et arènes, naissent du sang de toutes les populations méditerranéennes. Cela commença à l'autre bout par l'aède et se continua et se poursuit encore par la passion des « cours d'amour », du poème proclamé en public. Ceux qui ont soutenu l'autre doctrine avaient oublié, s'ils le surent jamais, qu'à une époque où nul encore n'avait eu l'idée d'utiliser les hémicycles antiques pour des représentations, où ces édifices étaient submergés sous des constructions parasites dont les archéologues les ont délivrés, l'amour du spectacle était si fort dans le peuple de Provence, que, dès l'approche de l'été, commençaient dans chaque village, sur la place ou la « placette », ou sous quelques hautes ramures, des représentations de tragédies. C'était alors une véritable épidémie, un besoin inhérent à la race, à l'ambiance. Voilà pourquoi la Provence a maintenu ses représentations en plein air, non parce qu'il y avait sur son sol des vestiges de théâtres romains, mais parce que ces théâtres et ces spectacles répondaient à son génie.

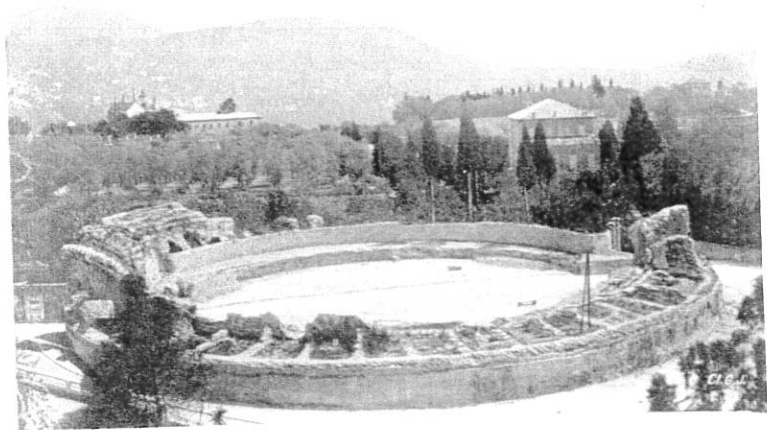


Orange. Intérieur du Théâtre romain.



Ne méconnaissons point toutefois l'importance de ces ruines admirables. Entre tant d'autres, elles ont encore exalté la beauté naturelle de ce pays. Aux enchantements du paysage, elles ont ajouté le prestige et les rêveries de l'histoire. Elles ont ressuscité les hommes d'autrefois aux regards des hommes d'aujourd'hui ; leur témoignage est devenu peu à peu une exhortation et, plus ou moins restaurées, elles ont permis à l'ancien goût pour les spectacles grandioses de renaître, de s'affirmer, de retrouver parfois sa grandeur première, j'entends sa valeur religieuse ou civique. Ainsi peu à peu la Provence si voisine de la Grèce par l'aspect, s'est-elle rapprochée d'elle spirituellement en s'efforçant de retrouver dans ses théâtres et ses amphithéâtres, par delà le spectacle tout extérieur de Rome, la tragédie éleusiniennne.

A vrai dire, cet effort ne fut-il le plus souvent qu'une tendance inconsciente et plus souvent encore ces représentations n'ont point dépassé le plan théâtral, l'agrément des yeux et des oreilles. Au théâtre romain d'Orange toutefois, d'où partit toute cette résurrection, un esprit plus élevé, grâce à la rayonnante activité d'un véritable « chorège », Paul Mariéton, insuffla une âme particulière à cette renaissance. De là, le prodigieux rayonnement des Fêtes tragiques d'Orange. A cause d'elles et de leurs grands soirs au début du siècle, les tentatives italiennes d'Ostie, de Syracuse et de Taormina ; à cause d'elles encore la sublime représentation du théâtre antique de Delphes, en mai 1927, où la tragédie grecque reparut enfin dans sa plénitude sacrée ; à cause d'Orange toujours, ce foisonnement dans tout le Midi et jusqu'à Autun et plus haut même, vers le Nord,



Nice. Ruines de Cimiez.

des théâtres de la nature, des spectacles dans les ruines.

Les moindres vestiges sont devenus prétextes à représentations et si le résultat n'a pas toujours répondu à la bonne volonté des organisateurs, cette coutume a tout de même maintenu — à une époque où le théâtre devenait prosaïque et vulgaire — le contact entre le grand public et les poètes. En outre, durant les belles saisons, ces festivals ont ajouté aux agréments naturels des pays du soleil des agréments artistiques, le pittoresque des foules accourues de toutes parts à ces communions de poésie et de musique. Aussi n'est-il pas négligeable de tenter ici un bref tableau des principaux théâtres et spectacles de plein air qui se trouvent sur le P.L.M.

Le premier de ces théâtres que l'on rencontre sur les routes du soleil est celui d'Autun. Important centre militaire, aussitôt après la conquête, la cité des Eduens prit le nom d'Augustodunum ; on l'appela même « sœur de Rome » à cause d'une magnificence dont il ne reste, hélas ! que peu de vestiges, parmi lesquels les plus imposants sont encore les galeries sur arceaux et les murailles enrobées de terre, qui supportaient les gradins d'un immense théâtre. On a dégagé quelques sièges, aménagé le plan incliné qui subsiste, dressé, là où fut le haut mur de scène, une colonnade de fortune et, dans ce cadre sommaire mais fortement évocateur, joué quelques tragédies classiques. Depuis deux ans ces spectacles ont repris et une Société s'est constituée pour en assurer la durée. Il serait souhaitable qu'elle en assurât aussi la qualité. N'a-t-on pas joué l'an dernier *Le Chemineau* et cette année *Le Mariage de Figaro*, l'un aussi discordant que l'autre dans ce lieu, parmi ces souvenirs!...



Fréjus. Ruines romaines.

Il faut atteindre Vaison, l'antique cité des Voconces, laquelle, colonisée, fournit tant de citoyens éminents à Rome, pour rencontrer au seuil de la Provence, à l'orée du noble et subtil Dauphiné, les ruines d'un théâtre qui, adossé à une aimable colline, dans un site bucolique fermé par la mâle ondulation des montagnes, dut compter, parmi les plus beaux. Encore n'est-il reparu au jour que depuis peu, grâce à la perspicacité d'un savant : l'abbé Sautel. La force attractive, ou plutôt la vertu de concentration de ces vestiges a été telle que depuis quelques années, Vaison, comme jaloux des lauriers d'Orange, sa voisine, a représenté, avec les meilleurs artistes de la Comédie-Française et de l'Odéon : *Britannicus*, *Andromaque*, *Horace*, etc.

Mais nous voici devant le théâtre des théâtres, devant l'inoubliable Mur que Louis XIV déjà saluait comme " la plus belle muraille du royaume ", nous voici devant cet illustre Théâtre romain d'Orange qui fut l'initiateur dans la renaissance du spectacle en plein air, qui en reste le cadre non point seulement le plus beau mais sublime, qui, si Delphes n'existait pas depuis 1927, serait le seul guide, étant le seul lieu où parfois le spectacle atteignit à l'antique et religieuse grandeur.

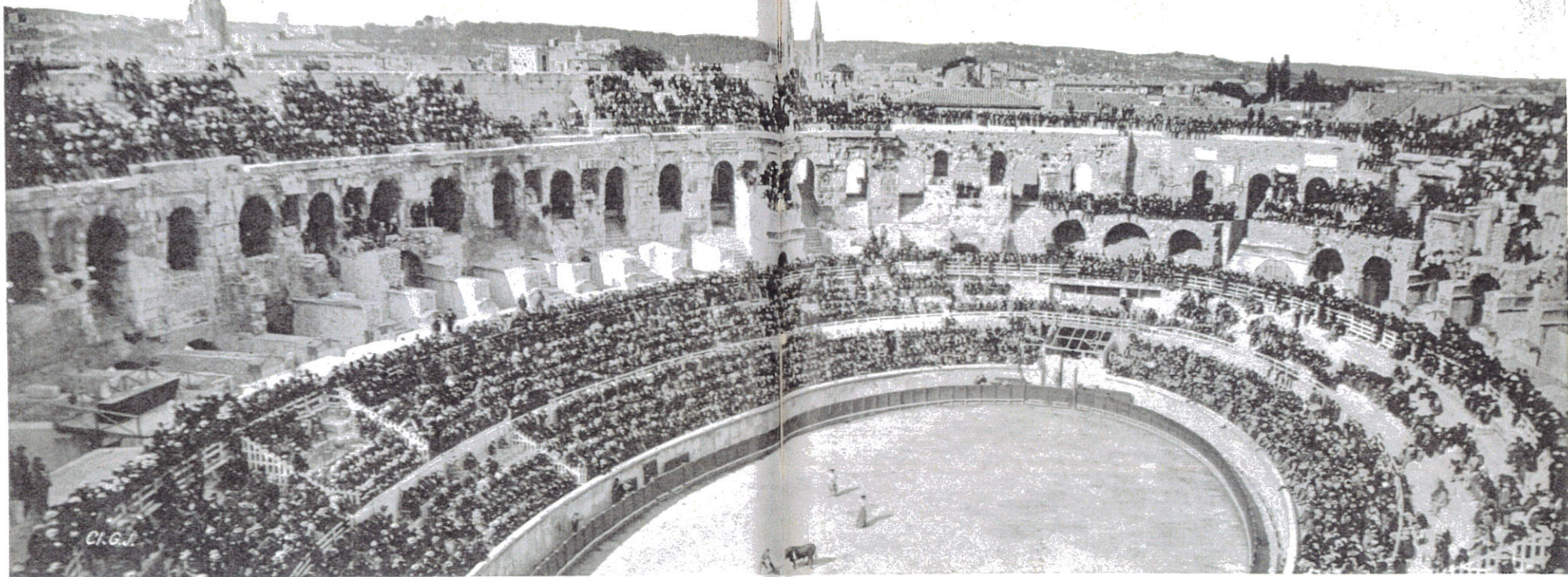
Seule entre toutes ces ruines, celle-ci a gardé son formidable mur de scène qui plaque sur l'imagination un fabuleux accord. Entre la conque des gradins à peu près entièrement restaurés et cet écran cyclopéen, l'acteur et le spectateur se trouvent brusquement comme séparés du monde et soudain face à face avec une image monumentale de la Fatalité. Le ciel surplombe — implacable de soleil, le jour, la nuit mystérieux d'étoiles — et, dans le silence infini, poignant, que ce soit un chant de flûte qui s'élève ou la voix humaine, l'âme est irrésistiblement saisie d'une émotion supérieure.

Émerveillés dès longtemps par ce cadre prodigieux, divers personnages locaux avaient en 1869, 1874 et 1886 essayé des représentations. Maladroitement organisées, elles réussirent mal. Il fallut attendre les initiatives prises en 1888 par le groupe parisien d'écrivains et d'artistes méridionaux : *La Cigale*, pour que l'on découvrit vraiment quelle source de beauté il y avait là. La Société de *La Cigale* avait confié l'organisation des fêtes à un homme admirable autant par sa haute culture que par son rayonnement personnel : Paul Mariéton. Ce poète, ce vrai descendant des « chorèges » antiques, si prématurément disparu et qui unissait à un sens joyeux de la vie le goût des plus hautes spéculations, fixa peu à peu, avec quelques colla-



Arles. Théâtre romain. Colonnes de la scène côté nord.





Nîmes. Les Arènes.

Mise à mort du taureau.

borateurs dont je m'enorgueillis d'avoir été, le caractère classique de ces représentations en même temps que leur tendance vers l'art religieux et civique de la Grèce ancienne.

Un homme vivait alors — un demi-dieu plutôt, car il était beau comme les marbres du Parthénon et sa voix mélodieuse comme celle d'un aède, — Mounet-Sully. Il devint le héros lyrique, le messager de cette résurrection : la représentation d'*Cédipe-Roi*, en 1888, fut une révélation, et si depuis cette date d'autres soirées atteignirent au sublime, aucune n'eut un plus profond retentissement que celle-ci. Grâce au génie de Mounet-Sully, la tragédie — cérémonie sacrée, enseignement des mystères de l'âme humaine — venait de renaître et, depuis ce soir-là, le nouveau destin d'Orange fut fixé.

Le coup avait été si fort qu'on attendit plusieurs années avant de le renouveler. Puis, après de nouvelles représentations en 1897, elles devinrent à peu près régulières. Tant que Paul Mariéton en fut le maître, elles gardèrent leur haute tenue et d'autres organisateurs, qui briguaient avec ou contre lui le sceptre, n'en furent pas toujours indignes, entre autres le grand tragédien Silvain qui y créa l'*Iphigénie* de Jean Moréas et M. Raoul Gunsbourg auquel on dut l'incomparable

représentation du *Jules César* de Shakespeare. Auparavant, Paul Mariéton avait indiqué la bonne voie : donner à côté des chefs-d'œuvre anciens des œuvres nouvelles. Ce fut ainsi que le Théâtre antique d'Orange créa *Les Phéniciennes*, de Georges Rivollet, d'après Euripide; *Cédipe et le Sphinx*, de Péladan; *Polyphème*, d'Albert Samain; *Hécube*, de Lionel des Rieux; *Le Roi Midas*, de Paul Souchon et Avèze; *Sapho désespérée*, de M<sup>me</sup> Lucie Delarue-Mardrus. De belles soirées furent aussi celles où l'on osa jouer devant le Mur immense des œuvres aussi dissemblables que *Les Burggraves*, *Horace* ou *Bérénice*. Ce cadre impersonnel étonna par son mimétisme : il fut aussi bien le burg féodal, que la demeure romaine ou le palais impérial; il fut un lieu de silence où parlaient des hommes ou mieux l'Homme. Enfin, parmi tant de soirées magnifiques, il ne faut pas omettre celles de l'*Alceste* et de l'*Orphée*, de Gluck; des *Troyens à Carthage*, de Berlioz; du *Dionysos*, de Joachim Gasquet; de *Phèdre*, avec Sarah Bernhardt; de l'*Alkestis* (par Rivollet) où Paul Mounet fut un Héraclès sublime; de l'*Hippolyte couronné*, de Jules Bois. Après la guerre, un jeune tragédien d'un esprit élevé, M. Victor Magnat, y a organisé, parmi d'autres brillants spectacles, la première représentation d'une tragédie médiévale, *Guillaume d'Orange*, de



Lionel des Rieux, dont l'action réelle se passa jadis dans ce théâtre même, alors qu'il avait été transformé en forteresse contre les Sarrasins...

Peu à peu les populations provençales s'habituaient, puis se passionnèrent pour ces spectacles. Grâce à une propagande patiemment menée dans les moindres villages, laquelle ranima l'ancien goût pour le spectacle, l'éloquence, le lyrisme dont nous parlions tout à l'heure, ces grandes réunions estivales sont devenues une tradition. On y va par groupes, en famille. On s'y donne de loin rendez-vous. D'illustres personnages y sont accourus d'Angleterre, d'Allemagne, des États-Unis, de Belgique. Les hôtels regorgent et, dans la nuit, les routes qui mènent à Avignon, Carpentras, Cavaillon, Vienne ou Lyon sont couvertes d'automobiles, de cars, de bicyclettes...

Cette vogue, à laquelle les grandes festivités des Arènes modernes de Béziers, — où l'on a représenté des œuvres de l'importance du *Prométhée* de Gabriel Fauré ou de l'admirable *Héliogabale* d'Émile Sicard et Déodat de Séverac, — aidèrent beaucoup, fit naître de tous côtés, jusque dans de simples bourgades, qu'il y ait des ruines de théâtre antique ou des aménagements nouveaux, un foisonnement de spectacles analogues entre lesquels je citerai les principaux.

Arles et Nîmes se placent ici au premier plan. Qui ne connaît l'antique Arles, cité constantinienne, qui faillit régir l'Empire, d'où les galères partaient vers Constantinople et, mi-romaine, mi-grecque, connut une autorité dont témoignent encore des Arènes couronnées de tours sarrasines et son délicieux théâtre où s'élèvent toujours, devant des gradins à demi abattus, deux colonnes sveltes et fortes comme Déméter et Korè. Les Arènes, plus habituées aux courses de taureaux, ont cependant été le cadre de grands opéras comme *Aïda*, *Mireille*, *Carmen*, un peu perdus dans cette cuve immense, alors que le théâtre si évocateur de poésie a connu, grâce à M. et M<sup>me</sup> Silvain, de très pures soirées où l'on joua *Iphigénie*, *Electre*, *Hécube* ou de plus petits mais non moins précieux ouvrages, comme *Acella danseuse* de Roux-Servine, drame représenté à Orange précédemment. L'idée d'imposer à ce cadre hellénistique des pièces médiévales et même *Lohengrin* a paru moins heureuse. Car, en Arles, tout est grâce, volupté, méditation douce et sereine.

A Nîmes, dans les robustes et colossales Arènes, véritable Colisée provençal, conviennent des spectacles plus mâles et



Timgad. Ruines du Théâtre.



plus puissants. Depuis la guerre on n'y a guère fait de grandes tentatives, bien que naguère des foules énormes évaluées à près de 20.000 spectateurs y aient acclamé divers opéras, mais surtout une magistrale tragédie de Péladan, *Sémiramis*, où M<sup>me</sup> Segond-Weber s'affirma grande tragédienne. D'autres années y firent connaître maintes œuvres intéressantes : *Sisérak*, de Louis Payen; *Polyphème victorieux*, de Jacques Hébertot; *Esclarmonde*, de Léo Languier; l'*Hérodienne* du comte Albert du Bois, etc... Quand renaîtront des manifestations qui ajoutaient tant au lustre d'une cité glorieuse et à l'intérêt de ses monuments ?

Avant d'arriver à Marseille, notons le sympathique effort, dans la jolie station de Bagnols-sur-Cèze, mené par un jeune comédien de l'Odéon, M. Balpétre, qui devant l'hémicycle de terre et de pierre aménagé au flanc du Mont-Cotton et ombragé d'arbres magnifiques, organise régulièrement de juillet à septembre de fort corrects spectacles classiques.

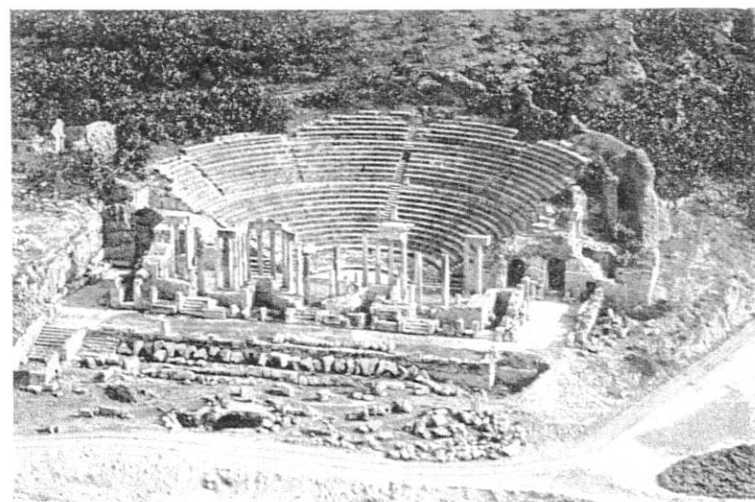
La grande et emporocratique Marseille, la ville aux ports gigantesques, la créatrice des travaux les plus audacieux du monde comme le tunnel du Rove, s'éprit d'abord de la mode nouvelle. Elle eut des spectacles devant la colonnade de son Palais de Justice, puis, dans un joli site, M. Paul Barlatier, journaliste, mécène et poète, fit édifier le « théâtre d'Athéna-Niké » où il y eut en plein jour d'intéressants spectacles; enfin des amis du tragédien Silvain construisirent dans une anfractuosité naturelle, voisine de la route de la Corniche marseillaise, un superbe théâtre qui prit le nom de « Théâtre Silvain ». Après ce bel élan, après d'enthousiastes représentations



El Djem. L'Amphithéâtre.

(*Hécube, Électre, Andromaque, L'Arlésienne*), etc., les chorèges marseillais se sont-ils lassés ou bien la foule urbaine préférant des plaisirs moins nobles a-t-elle montré moins d'empressement et de finesse que les populations rurales? Quoi qu'il en soit, les spectacles sont interrompus.

Il en est d'autres par contre qui se poursuivent à peu près chaque année, non point très originaux, puisqu'on n'y voit paraître que les ouvrages habituels du grand répertoire, mais convenables et très suivis: je veux parler de ceux de Fréjus. Ce port romain, aujourd'hui comblé par les alluvions, fut un centre débordant d'activité. Dans la plaine, si largement, si superbement ouverte aux pieds des monts des Maures et de l'Estérel, s'élèvent encore de majestueux témoins: les arcades d'un aqueduc, quelques lourdes et décharnées assises d'un théâtre important. Construit assez sommairement de pierre rouge et friable, de briques, il ne pouvait être restauré, encore que subsistent les bases et les encoches des colonnes du mur de scène, des loges et des portiques, au centre desquelles, comme sur un tombeau ou un autel, veillent deux imposants cyprès. Si ces débris, d'où sourd une source, étaient inutilisables, on a su agencer les Arènes d'un même appareil rouge, mais qui a mieux résisté. Les gradins ont à peu près disparu, mais il reste l'ossature d'une vaste cuve de près de 120 mètres de long, où spectateurs et acteurs peuvent s'isoler et les représentations dans cette architecture dévastée, rongée par les siècles, ne sont pas sans une grandeur romantique, en dépit de la sereine et voisine Méditerranée. On se demande, en poussant au delà de Fréjus, comment il se fait qu'il ne subsiste plus rien de ces théâtres dont Grecs et Romains avaient couvert cette côte bienheureuse, cette



Dougga. Ruines du Théâtre.



côte où foisonnaient les Nice et les Cannes de la belle époque impériale et gallo-romaine. Faut-il que les invasions soient féroces et stupides! Rien ne subsiste de Taurentum qui fut une oasis de luxe; rien du Trayas dont le nom rappelle ou un temple ou un théâtre voué à la tragédie; rien à Antibes où Vauban vit encore un magnifique hémicycle peu après détruit par un antibois de marque. Près de Saint-Raphaël, la petite plage de Saint-Aygulf a aménagé un gentil « théâtre de verdure » où l'on a donné de bonnes représentations d'opéras, aimable passe-temps d'été. Il faut ensuite aller jusqu'à Nice, qui dut posséder un vrai théâtre grec et où ne subsistent plus que les substructions des arènes romaines de Cimiez. Des cyprès, flammes sombres, veillent sur ce cadavre d'un monument où grouilla la foule enivrée et le paysage lui-même se recueille devant cette dévastation.

Mais qu'est-ce que cela? Et comme le cœur est davantage étreint, étreint jusqu'à l'angoisse lorsque, la Méditerranée franchie, le voyageur arrive à ces cités, hier solitaires et perdues dans le désert, aujourd'hui si facilement abordables: Timgad, Sfétula, Dougga, Tipaza, Djemila, El Djem, sans parler de la grande Carthage. Quel contraste plus saisissant que celui de ces squelettes de villes grandioses dans des paysages aujourd'hui desséchés? Plus rien que le marbre, la pierre et la terre désertique. Là cependant il y eut des hommes, des arbres, des vergers, des cultures, de la vie. Plus rien que le silence et la mort. Or ce grand silence ensoleillé a retenti de nos jours des fureurs d'Oreste, de la plainte d'Iphigénie, de la lamentation d'Œdipe. M. Silvain, M. Albert Lambert et leurs compagnies ont donné des spectacles à Timgad, à Djemila et je crois même à El Djem. Des monts et des vallées éloignés, des oasis, avec leurs caïds et leurs bachagas, les Arabes étaient accourus. Sur les gradins à demi dévastés ce furent à nouveau la même foule drapée de burnous comme jadis des toges, les mêmes faces numides aux yeux ardents qui se passionnèrent pour les aventures ancestrales.

Carthage, grâce à la « Société des Amis de Carthage et des Villes d'Or », a poussé plus avant son effort. À côté de tragédies classiques, elle a créé des pièces nouvelles du poète Louis Payen et cette même Société organise désormais, avec des artistes de la Comédie-Française, une véritable « tournée » de tragédies qui va jouer les grands chefs-d'œuvre dans ces ruines aimantées par tant de vies abolies. Les plus belles de ces représentations sont sans doute celles du théâtre de Dougga.



Ruines de Tipaza. Le Théâtre.



Peu de théâtres antiques — si l'on excepte Pergame, Ségeste et Épidaure — nous sont parvenus en aussi bon état. La plupart des gradins sont là, encastrés dans une douce colline et devant une petite forêt de colonnes encore debout. Comme la vie dut être aimable, luxueuse, heureuse, là où ne se voient plus que pierrailles et quelques arbres rabougris. Que de méditations se lèvent de ces changements ! Comme les élévations lyriques sur la faiblesse de l'homme prennent ici un sens abondant ! Mais, sans doute, aucun de ces vestiges n'a plus d'éloquence, ne terrasse mieux l'imagination et l'esprit que le formidable fantôme du Colisée d'El Djem, qui, seul dans la plaine immense, se dresse, Titan décharné, dernier témoin d'un monde qui défait le temps.

Comment sont-ils tombés les hommes qui avaient ainsi travaillé pour l'éternité ? Comment se sont-ils dispersés eux qui rassemblaient les hommes pour les amuser ou les exalter ? Nous avons réussi à rendre de loin en loin la vie à ces architectures mortes. Ces jours, ces soirs-là seulement elles ont retrouvé toute leur signification. Ces soirs-là nous avons communié avec nos ancêtres. Faisons-nous, pour que survive l'âme qui les dressa, tout ce qu'il faut ?

GABRIEL BOISSY.



Djemila. Gradins du Théâtre.



## VACANCES DE NOËL

De Cannes, 20 Décembre.

Ninette Lorsel à Jacqueline Féraud,  
Paris.

Chérie chérie,

Je t'avais promis aussitôt des nouvelles de mon voyage. Je devais rénover tes souvenirs de ce Midi que tu aimes et où tu désirais tant m'accompagner. Je t'ai manqué de parole. Voici dix jours que je suis à Cannes et je sors seulement mon stylo de mon petit sac. Mais tu m'excuseras quand tu sauras. Et je ne veux pas te faire languir. Je t'annonce tout à trac la grande nouvelle. Chérie, je vais me marier...

Tu sens que ma plume bondit de joie sur le papier, que mes phrases se précipitent, se bousculent de ma tête à ma main en dégringolade éperdue. C'est que je vis dans un rêve. Je suis amoureuse, comme la vieille fille de l'atelier des couturières dans *Louise* et je chante avec elle intérieurement :

*Que c'est joli, une aventure !...*

Je ne pensais nullement à moi.

Ma vie était plate. Je la vois en relief. Elle danse devant moi comme une bacchante ivre dans le soleil. Je suis légère comme le printemps éternel d'ici, toute parfumée comme la glycine nouvelle, tendre comme le bourgeon d'hier. J'aime... je suis aimée...

Figure-toi ce qu'il y a de plus imprévu, de plus inattendu. Deux êtres, créés l'un pour l'autre, qui s'ignoraient, qui se rencontrent et tout de suite, semblent s'être vus, connus déjà, se reconnaître... enfin ! En partant pour ces vacances retardées j'avais crainte de m'ennuyer seule... Nous sommes deux. Et je voudrais retenir le temps qui coule, pareil au sable, entre mes doigts. J'allais coiffer sainte Catherine. L'Amour a caché mon bonnet... Qu'en a-t-il fait ?

\* \*

Je venais de m'installer dans mon compartiment à Paris et, le porteur éloigné, je m'approchais d'une fenêtre du couloir pour l'ouvrir et dire un dernier "au revoir" à mon oncle sur le

